

Je termine mon premier mois en Bolivie. J'y suis venu plusieurs fois depuis 2009 mais je n'étais jamais resté aussi longtemps. C'est le moment pour moi de dresser un premier bilan.

Tout d'abord vous dire que l'acclimatation a été plus longue que prévue et que d'une certaine façon elle se poursuit encore. Sans doute est-ce le fait que pour la première fois je ne suis pas venu en « touriste » et que dans les 3 mois que je me suis donné il me faut faire ma place. 3 mois c'est long et court à la fois. Il m'a fallu presque 6 mois en France pour créer ma boulangerie, et là je dois mettre en place mon projet en moitié moins de temps, dans un pays où j'ai encore tout à apprendre, à commencer par les rouages administratifs, économiques, et juridiques. La première entrave sera pour moi de satisfaire aux exigences des services de la migration et de trouver pour l'avenir le visa adéquat qui me permette de vivre et de travailler ici la moitié de l'année, ce qui pour l'heure m'est refusé si je n'investis pas directement dans ma propre affaire. Mon projet n'est évidemment pas là.

Heureusement je suis accompagné dans toutes mes démarches par Liliana et tous les amis de la Fondation qui sont comme une deuxième famille pour moi. Ils sont là pour me guider, me conseiller, et me faciliter le quotidien. J'ai la chance d'être bien logé en ville, à quelques encablures du grand marché de la Cancha, entre les quartiers Nord, riches et semblables à ceux des grandes villes occidentales, et les quartiers Sud, pauvres et à l'urbanisation sauvage, là où se trouve justement la Fondation. Je crois au final que le plus compliqué pour moi reste la gestion du temps et des transports. La ponctualité est ici une notion toute relative qui s'accommode facilement de très longues minutes de retard. Attendre 1 heure et plus n'a rien d'extravagant et le bolivien semble avoir fait sien la devise « tout vient à temps à qui sait attendre »... quant aux transports, la circulation se fait de façon anarchique. Le piéton n'est jamais prioritaire, le feu rouge n'est souvent qu'une invitation à céder le passage, les lignes blanches sont aléatoires, le nombre de files dépend de l'envie des uns et des autres, la priorité ne se fait pas prioritairement à droite mais au klaxon ou au culot. De toute façon la grande majorité des véhicules sont hors d'âge et ne craignent plus rien. La plupart ne passeraient pas en France les contrôles techniques ou antipollution et les carrossiers ici ne font pas fortune. Les transports en commun sont légion. Il faut dire que le prix d'une voiture même d'occasion est prohibitif pour les petites gens. Les taxis de fortune et les minibus bondés vous transportent à moindre coût aux quatre coins de la ville. Mais réussir à s'asseoir dans un de ces trufis demande patience et souplesse...

L'état des routes et la saleté des rues sont un des marqueurs des quartiers populaires. Les pouvoirs publics ont peu de moyens et concentrent leurs efforts sur les quartiers aisés et les lieux touristiques. En quelques années il y a eu des améliorations notoires, notamment en ce qui concerne la création d'espaces verts. Mais il y a encore tant à faire. Éduquer, sensibiliser, et malheureusement verbaliser... c'est après de très longues années qu'en France nous avons changé nos habitudes et notre rapport à l'environnement. Il faudra sans doute encore plus de temps à la Bolivie pour que ses grandes agglomérations changent de visage car la « puissance » publique est faible et n'a que très peu les moyens d'investir. C'est vrai dans tous les domaines, pour l'entretien des routes et la création de nouvelles infrastructures, comme pour la santé gratuite, l'éducation, les retraites... Il faut dire que le travail informel représente pas loin de 70% des revenus du travail, une situation qui s'est encore aggravée avec la pandémie. Le système D est la règle pour les plus petits. Dès lors il est totalement illusoire de vouloir financer la dépense publique par l'impôt, d'autant que les plus aisés s'arrangent de leur côté pour ne pas ou peu en payer, et que la corruption des services de l'état est monnaie courante.

Malgré tout le pays et sa population regorgent de richesses, naturelles, culturelles, spirituelles, et là où le français vit seul dans le stress et la peur du temps qui passe, le bolivien arrive à vivre l'instant présent avec une philosophie qui pourrait s'apparenter à un certain fatalisme. Il n'en est rien,

beaucoup se battent pour aller de l'avant et améliorer leur condition de vie, avec un courage remarquable, une volonté jamais défaillante, et une foi chevillée au corps qui les aident à puiser en eux le meilleur, à vivre dans le partage et la solidarité. Beaucoup des jeunes que je côtoie multiplient les petits boulots, se forment, étudient, commencent très tôt le matin, trouvant encore le moyen de donner aux autres le peu de temps qu'il leur reste. C'est en tout cas ce qui m'est donné de vivre auprès de ceux qui m'entourent, et sur le plan personnel c'est pour moi l'objet d'une profonde réflexion sur mon engagement et le sens que je veux donner aux années qui viennent. Car malgré les doutes et les incertitudes, l'absence et l'éloignement de ceux qui me sont chers, mes enfants, ma famille, mes amis...la vie ici me va bien ! J'ai en tout cas le sentiment d'avoir repris la mienne en main et d'avoir enfin l'opportunité d'accomplir ce pourquoi je suis fait.

Le projet de créer une boulangerie au sein du centre communautaire verra bientôt le jour. D'ici quelques semaines je l'espère. Faute d'avoir réuni la totalité des financements nous commencerons à minima dans une version certes simplifiée, mais avec plein d'espoir et d'enthousiasme. Les sœurs Siervas de San José, également très actives sur la zone auprès des mères célibataires, ont aménagé à quelques cuadras un atelier de gastronomie qui vient d'être reconnu centre de formation. Les participantes qui doivent faire un stage pratique dans une boulangerie pourront venir le faire dans le fournil du centre Nuqanchik. Lizbeth, la jeune professeur bolivienne qui anime ces groupes de formation, a également accepté le principe de venir travailler pour nous au moins deux demi journées par semaine pour commencer. Même si elle se défend d'être une experte elle a dans son domaine une bonne expérience et une parfaite connaissance des process, des matières premières ainsi que des habitudes de consommation de la clientèle locale. Elle mettra en place les recettes de pains boliviens et de repostería (salteñas, empanadas...) que nous vendrons dans un premier temps à partir du centre et par l'intermédiaire des familles. Dans un second temps nous produirons des pains sur levain, des brioches, et du pain viennois que nous irons vendre ponctuellement sur un marché bio et dans les quartiers Nord de la ville, là où le croissant se vend l'équivalent de 1,40 €. Nous constituerons une petite équipe de production de façon à ce que je puisse être remplacé quand je ne serai pas là, et petit à petit nous essaierons de grandir et d'associer de plus en plus de famille à ce joli projet qui s'inscrit parfaitement dans l'esprit communautaire, préventif, solidaire, et écologique du centre.

Voilà. Désolé d'avoir été un peu long pour cette première, mais il y aurait encore tant à dire. Je vous adresse plein de pensées positives et de fuertes abrazos.

A très bientôt

Jean-Marc